

Enfance :

L'enfance, qu'y a-t-il de plus doux que cette époque où tout semble infini, comme un ciel sans nuages ? Des bonbons qui collent aux doigts, des jeux qui n'ont aucun sens mais tant d'importance, et la découverte émerveillée d'un monde qui semble attendre qu'on le conquière. Celle de Bulle n'était pas différente des autres. Elle était remplie de ces moments futiles, ces instants volés où la vie paraît légère et tendre, comme un souffle tiède.

Il y avait les dinosaures, bien sûr. Ces créatures disparues qu'il voyait en film qui habitaient ses rêves. Mais aussi le baseball, avec ses balles perdues et ses victoires contre son père. Pourquoi choisir ? Les rêves, c'est fait pour ça, non ? Alors Bulle en avait décidé ainsi : plus tard, il serait archéologue et joueur de baseball, tout à la fois. Parce qu'à cet âge, tout est possible, et rien n'est trop fou.

Mais même dans cette bulle de joie, il arrivait que le gris s'invite. Pas vraiment des orages, juste de petits nuages, presque imperceptibles. Était-ce réel ? Ou bien est-ce le regard de l'adulte, qui revient sur ces jours-là avec un soupçon de nostalgie ? Des disputes étouffées derrière des portes closes, des genoux écorchés qui guérissent en une journée, et ces moments où l'on devine, sans comprendre, que tout n'est pas aussi simple qu'il le semblait.

Qu'il serait bon d'y retourner. Retrouver ces journées où tout était encore pur et fragile, comme si le monde était fait de verre soufflé, prêt à se briser mais encore intact.

École :

L'école. Ce moment où les rêves d'enfant commencent à s'effacer, doucement, pour laisser place à la réalité cruelle d'un monde qui ne pardonne rien. Les dinosaures, autrefois si vivants dans l'imaginaire de Bulle, semblaient de plus en plus lointains. Assis dans un couloir, son goûter à la main, il observait les autres enfants jouer, rire, vivre. Pourquoi eux semblaient-ils si... normaux ?

Est-ce qu'il était trop bête ? Trop laid ? Ou juste... trop lui-même ? Cette question tournait souvent dans sa tête, comme une ritournelle sans réponse. Il aurait voulu leur ressembler, savoir comment faire pour s'intégrer, pour rire, pour être, tout simplement. Mais chaque jour, c'était pareil. Il errait dans les couloirs, solitaire, attendant que la journée s'achève, que maman ou papa vienne enfin le chercher.

Parfois, ils tardaient. La vie des adultes va si vite, après tout. Mais quand l'un d'eux finissait par apparaître, son visage s'illuminait, un sourire éclairait ses traits fatigués d'enfant. Dommage qu'ils ne lui rendaient pas toujours ce sourire. Maman ou papa semblaient si pressés, toujours ailleurs. Et lui, il restait là, avec son goûter et ses questions, seul au milieu du bruit des autres.

Salon :

Le bruit de la télé emplissait le salon, mais Bulle n'y prête qu'à moitié attention. De la cuisine, les voix de ses parents montent, un mélange de reproches, de soupirs et d'éclats étouffés. Jadis, ils semblaient s'aimer. Aujourd'hui, ils se disputent comme deux enfants pris en faute. Alors Bulle

reste là, immobile, le regard fixé sur l'écran, son corps tendu à chaque éclat de voix, chaque claquement de porte.

Puis vient le bruit, ce fracas de vaisselle brisée qui déchire l'air. Un silence suit, lourd et oppressant, comme une tempête qui s'arrête trop brusquement. Quand son père quitte la pièce en claquant la porte, Bulle n'ose pas lever les yeux. Il sent pourtant le regard de sa mère, parfois désolé, parfois simplement vide. Et il ne comprend pas. Ces deux êtres qu'il aime tant deviennent, peu à peu, des étrangers.

Un jour, il osa poser la question : « Pourquoi vous ne vous aimez plus ? »

Sa mère lui répondit d'une voix éthérée, lasse et lointaine : « Tu comprendras un jour. C'est des choses d'adultes. »

Mais ces choses d'adultes, Bulle n'en voulait pas. La vie d'adulte semblait froide, pleine de silences et de tristesses. Ça faisait peur, de grandir.

Hôpital :

Le bruit des machines remplit la chambre d'un rythme sourd et monotone, presque apaisant si on ne savait pas ce qu'il signifiait. Les visites se succédaient, courtes et maladroites, mais Bulle ne comprenait pas vraiment. Son père était là, couché, si calme qu'il semblait déjà ailleurs. Sa mère, elle, lui avait dit que c'était sa faute, celle de son père. « Une bêtise, » avait-elle murmuré, presque sans émotion, comme si elle en avait déjà trop dit. Mais Bulle ne comprenait pas. Comment aurait-il pu ?

Son père, lui, ne disait rien. Il dormait, ou peut-être faisait-il semblant. Depuis combien de temps voulait-il fuir ? Bulle n'aurait pas su le dire. Chaque soir, pourtant, il venait lui rendre visite. Il s'asseyait à ses côtés, attrapait sa main froide, et lui racontait sa journée. Les mots restaient sans réponse, mais cela n'avait pas d'importance. Il parlait pour deux.

Parfois, la fatigue le gagnait, et il s'endormait là, la tête posée sur le lit. Dans le silence de la nuit, il lui faisait des promesses. Il demandait à son père de revenir, de se battre. Puis les promesses devenaient des suppliques, et les suppliques des larmes étouffées contre le drap. Mais rien ne changeait. Et un jour, enfin, tout s'arrêta.

Le vide s'installa. Une vague froide emporta avec elle les derniers espoirs d'un enfant qui n'avait pas eu les réponses qu'il cherchait. La chambre d'hôpital devint un souvenir lointain, un cauchemar qui revenait dans ses rêves, toujours avec ce même goût amer.

Chambre d'ado :

Chaque jour, c'est la même rengaine. Bulle pousse la porte de sa chambre, balance son sac dans un coin et s'effondre sur son lit, comme si tout le poids du monde reposait sur ses épaules. La chaîne hi-fi diffuse en boucle le même album, celui d'un groupe pour ados qui

semble mettre des mots précis sur ses douleurs floues. Des sons pour ados dira-t-on, mais lourd de sens pour le jeune homme qui en celles-ci trouve un réconfort temporaire et convenu.

Derrière son lit, il s'appuie contre le rebord de la fenêtre et, dans un geste clandestin, allume une cigarette. Il tire dessus avec une fausse assurance, expulsant la fumée le plus fort possible, comme si cela pouvait effacer le vide qu'il ressent et qui sait, l'odeur avec peut-être. Mais non, l'odeur s'incruste dans les rideaux, trahissant son secret. Quelle bêtise.

Puis, la voix de sa mère, tranchante comme un coup de tonnerre, traverse la porte. Il soupire, écrase le mégot à la hâte et attrape un chewing-gum pour masquer l'odeur. Le même rituel, encore et encore. Avec un coup de pied maladroit, il cache les magazines érotiques posés sous son lit, des reliques d'une adolescence maladroite et hésitante.

Le stress est là, constant, chez lui comme ailleurs. Y a-t-il seulement un endroit où il peut être lui-même ? Un lieu où il pourrait poser cette façade qu'il porte chaque jour, où il n'aurait pas à se cacher, ni à jouer un rôle qu'il ne comprend même pas ?

Lycée :

Le lycée, l'endroit où tout semble amplifié : le bruit, la foule, les regards. Trop de gens, trop de jugements, et lui, perdu au milieu de tout ça, solitaire parmi les solitaires. Bulle traverse les journées comme un automate, écrasé par le poids de sa propre invisibilité.

La seule personne qu'il appréciait vraiment est partie. Quelle idée stupide il avait eue, ce jour-là, de lui dire ce qu'il ressentait. Il se déteste pour ça, autant qu'il se déteste pour tout le reste. Chaque matin, il claque son casier avec une violence feinte, comme si le bruit pouvait couvrir le chaos qui hurle en lui. Mais même là, certains rient à son passage. Des rires fugaces, occasionnel, qu'il prend pour lui, peut-être n'étaient ils même destinés au garçon. . .

Il déteste ce qu'il est devenu. Comment pourrait-il s'aimer, lui qui ne trouve aucun refuge, ni ici, ni ailleurs ? Ses cahiers sont remplis de gribouillages, de mots griffonnés à la hâte, comme des tentatives désespérées pour expulser ce qu'il ne peut dire à personne.

Parfois, il s'arrête dans les couloirs, figé par l'envie de tout fuir. Dans sa tête, il s'imagine autre. Un héros, peut-être. Quelqu'un de fort, de drôle, d'admiré. Mais ces histoires ne durent jamais longtemps. La réalité revient, implacable, et elle fait mal. Si mal. Comment peut-on se haïr autant ? se demande-t-il. Mais il n'a pas de réponse, seulement le silence et son propre reflet dans une vitre qui lui renvoie ce qu'il ne veut plus voir.

Douche :

Y a-t-il pire endroit que celui-ci ? Public ou privée, la salle de bain, la douche, ce lieu où tout devient trop réel est pesant, lourd et étouffant. Bulle se tient devant le miroir, son reflet le nargue. Il scrute son corps, chaque imperfection, chaque cicatrice passage de quelques erreurs... Il se déteste. Non, ce n'est pas juste de la haine. C'est une peur viscérale, une phobie. Ce corps, ce poids qu'il traîne chaque jour, il ne le supporte plus.

Les pensées tournent en boucle. Avant, il en voulait à son père pour avoir abandonné, pour avoir laissé ce vide derrière lui. Maintenant, il commence à comprendre. Peut-être que fuir, c'était la seule échappatoire. Le monde, lui, continue de tourner, indifférent. Mais Bulle ne l'entend plus, ne le voit plus, depuis longtemps.

Il reste là, devant ce miroir, et se murmure des vérités et des velléités qu'il n'a jamais osé dire à voix haute. Puis les larmes viennent, si elles viennent encore. Il les laisse couler, sans même essayer de les essuyer.

Aujourd'hui, c'est différent. Aujourd'hui, il a pris une décision. Ce n'est pas un caprice, pas une impulsion. C'est un soulagement. Alors il sourit, pour la première fois depuis des années. Pas un sourire joyeux, mais un sourire calme, presque apaisé.

Il relève ses manches et observe ses poignets, un dernier regard sur ce corps qu'il déteste tant. « Au revoir », murmure-t-il, comme une ironie macabre. La lame glisse doucement, perçants la bulle de sa vie, et le sang perle, chaud et rouge. Ce n'est pas si douloureux, finalement. Il s'assoit, adossé contre le carrelage froid, et attend.

Et puis, plus rien. Une vague de pensées qui s'évaporent, un dernier souffle, une libération. La bulle éclate, et avec elle, tout ce qu'il était.